

Annexe

Mémoire Génération Z-20260515_133312- Enregistrement de la réunion

15 mai 2026, 11:33AM

42min 28sec



Guillaume Jean-François a commencé la transcription



CI **Chloé Ignatiew** 0:04

Ah parfait, je vois que ça commence à enregistrer.

Bien, merci beaucoup du coup, alors je vais juste prendre mes notes comme ça, tout sera en ordre et je pense qu'on peut commencer pour vous mettre un peu à l'aise par vous présenter : qui vous êtes, votre parcours, vos recherches, et cetera.



GJ **Guillaume Jean-François** 0:25

OK donc. Jean François Guillaume, je suis professeur à l'université de Liège dans la faculté des sciences sociales. Pour une partie de mes activités, je forme des enseignants du secondaire. Pour l'autre partie je mène des travaux de recherche en matière d'éducation, de jeunesse aussi. Et je passe une autre partie de mon temps dans des projets de coopération avec des pays du Sud pour des problématiques relatives à l'éducation, enseignement supérieur.



CI **Chloé Ignatiew** 0:55

Ok, donc vous parliez de la jeunesse, est-ce que vous êtes un peu plus précis ?
Qu'est-ce que vous étudiez exactement ?



GJ **Guillaume Jean-François** 1:02

Alors dans le cadre de la de la jeunesse. Donc d'une part, les activités de recherche que j'ai menées portent sur l'évolution des politiques publiques de jeunesse en Belgique francophone depuis la création de la Belgique. C'était une grosse recherche qu'on a menée avec des collègues politologues, qui est toujours accessible et disponible à l'Observatoire de l'enfance, de la jeunesse et de l'aide à la jeunesse. Il y a eu des recherches aussi sur les politiques d'information service de jeunesse en

Belgique sur l'insertion des jeunes dans la vie adulte. J'avais oublié quelque chose. Mais bon, voilà donc. En tout cas, j'ai été amené aussi à prendre part à des initiatives internationales. Je coordonne un réseau de sociologues de la jeunesse francophone qui est partie prenante de l'Aislf, Association internationale des sociologues de langue française.

Et à ce titre, j'ai organisé plusieurs colloques. Le dernier en date, c'était en 2024, il y a 2 ans effectivement, et qui était consacré à la thématique de la jeunesse et des illégalismes. Alors les illégalismes, c'est quoi ? Ben c'est toutes ces conduites qui flirtent avec des limites légales ou qui les enfreignent avec, comment dire, pas un accord mais une sorte de tolérance de la part des institutions. On devrait pas le faire mais on le fait quand même. Et tout compte fait, ben on laisse un peu faire, si on disait les choses simplement.

CI **Chloé Ignatiew** 2:30

Ok.

Je vois, c'est super intéressant. Qu'est-ce que vous pensez de cette thématique, ce cliché qui existe un peu aujourd'hui, comme quoi les jeunes sont paresseux, ils ne veulent plus travailler ou ils veulent changer un petit peu le monde du travail et leur image. Est-ce que vous pensez que c'est un mythe qui se vérifie ou est-ce que vous pensez que c'est plutôt une vision biaisée ? quelle est votre opinion ?

GJ **Guillaume Jean-François** 2:52

Alors là, la question de la qualification paresse, c'est pas très sociologique quoi. Les sociologues ont rarement travaillé sur l'origine de cette paresse, mais c'est une qualification morale. Donc on va essayer peut-être de quitter le plan moral, pour se dire, tiens, quel est le rapport que les jeunes ont actuellement avec une série d'engagements dans la vie professionnelle, la vie privée, la vie publique aussi ? Est-ce que ces jeunes sont dans une logique de retardement ? Ils renoncent en quelque sorte ou ils reportent quelque chose ?

Ils reportent une série d'engagements, ils remettent à plus tard le fait d'avoir un logement à soi, de s'engager dans une relation de couple, d'avoir des enfants, et cetera. Ou bien on y renonce, on renonce. C'est un petit peu une des questions qui se posent actuellement sur dire ... Ben voilà une série de jeunes hommes, de jeunes femmes disent non, faire des enfants, c'est pas pour moi quoi. Bon, c'est pas par

paresse là, donc il y a quelque chose qui est de l'ordre peut-être soit du retardement, soit du renoncement des stratégies que l'on met en place.

Alors qu'est-ce qui motive ces stratégies, ? De retardement, de renoncement ? Alors on va invoquer le contexte actuel et toutes les incertitudes, les peurs qui entourent l'avenir de nos sociétés contemporaines. Et ça, c'est plutôt le point de vue occidental. Quand on évoque l'avenir de nos sociétés avec des jeunes du Sud, d'Afrique de l'Ouest, de Madagascar, c'est pas tout à fait la même chose quoi, mais on a une vision de nos sociétés occidentales qui assimile l'avenir à quelque chose qui risque d'être encore pire qu'aujourd'hui.

Or, aujourd'hui, c'est déjà pas simple. Alors on peut dire, y a les défis climatiques, les défis géopolitiques, y a toute une série d'éléments qui rendent un peu cet avenir particulièrement anxiogène. Alors ?

Peut-être est-ce le cas à l'université de Louvain, mais dans le cadre de mon institution, on a beaucoup travaillé sur ce sentiment d'éco anxiété qui a donné lieu à l'introduction d'un cours de sensibilisation aux évolutions climatiques environnementales. Cours obligatoire pour tous les tous les étudiants universitaires. Il y a un module d'abord de sensibilisation et puis après des modules qui sont laissés au choix des facultés. Bon, dans ma faculté de sciences sociales, là, l'idée serait plutôt d'amener à une réflexion argumentée et des retombées sur le plan social de ces évolutions climatiques et environnementales, de dire c'est pas que un problème pour les biologistes ou pour les sciences dures, c'est aussi quelque chose qui met en scène la fonction même de nos sociétés, donc éco-anxiété, incertitude sur l'avenir de nos sociétés. Bref, tout ça semble peut-être de nature à freiner les engagements que des jeunes prendraient. Bon, OK.

CI **Chloé Ignatiew** 6:02

Ouais, je sais pas si vous avez fini.

GJ **Guillaume Jean-François** 6:03

Non, non, vous pouvez... Je reviendrai après sur les engagements professionnels, parce qu'il y a peut-être aussi autre chose dans le rapport que les jeunes générations ont avec les engagements professionnels. Peut-être y a-t-il une plus grande réversibilité des parcours professionnels. C'est-à-dire, on commence à travailler, on a un job, et puis on le met en suspens, et on part pendant quelques mois faire un tour

du monde, on prend le temps, puis on revient. Donc il y a peut-être moins, et c'est peut-être aussi une façon de faire de nécessité vertu, moins d'idée d'une carrière qui commence au temps 0 et qui va aller à $t + 40$ et on sera toujours dans le même job. C'est toujours peut-être le cas pour certains secteurs d'activité, mais dans le privé, c'est pas si simple cela. Dans la fonction publique, vous voyez, on parle de moins en moins d'agents statutaires et de plus en plus de contractuels. Donc la certitude liée à l'emploi ou à exercer le même emploi durant toute sa vie, c'est quelque chose dont on a pris acte. Et peut-être qu'on le considère même maintenant comme une opportunité. Enfin non, il faut accepter quand on est seul, c'est plus simple, quand on est dans une famille, quand on a des enfants, et cetera. Ben là, c'est parfois un peu plus pesant.

Donc un rapport marqué plutôt par la mobilité, la réversibilité, donc qui font qu'on attend plus nécessairement de l'emploi les mêmes choses et que les attentes de développement, de choix, d'épanouissement, de plaisir aussi peuvent parfois prendre le pas sur la certitude salariale.

Voilà parce que quand on souffre dans un job et que on quitte sa journée de travail avec un mal de tête, avec le sentiment d'avoir été devant un écran toute une journée et d'être contrôlé toutes les 45 Min, ben on se dit, mais est-ce que ma vie, c'est ça ? Et là on peut peut-être être amené à envisager autre chose, un autre job. Et on a effectivement des parcours qui sont marqués par une reconversion. On change radicalement. Egalement parce qu'on a des attentes importantes liées aussi à au plaisir, au développement de soi.

ci Chloé Ignatiew 8:35

En effet, je me retrouve beaucoup dans ce que dans ce que vous dites, parce que là je suis vraiment à la fin de mon mémoire. Donc on a déjà ... j'ai déjà abordé beaucoup de ces aspects. Par exemple, vous parliez d'éco-anxiété au début, je suis allée vers les étudiants qui étaient plus politisés.

Ce qui était aussi très intéressant parce qu'il y avait cette incertitude par rapport à l'avenir. Il y avait cette recherche de sens, recherche de sens qu'on je trouve aussi beaucoup dans les valeurs que les jeunes mettent au sein de leur travail finalement. Et le changement aussi de valeurs et de sens que les jeunes mettent dans ce travail. Pourquoi est-ce que vous pensez que cette réversibilité et aussi ce retardement dont vous parliez, c'est quelque chose que les personnes plus âgées, nos parents, nos

grands-parents voient, peuvent voir certains (beaucoup en mon sens, mais enfin ça reste à prouver) d'un mauvais œil ?

GJ **Guillaume Jean-François** 9:24

C'est à dire que il y a eu une évolution structurelle du marché de l'emploi. Donc mes parents, qui ont grandi dans l'immédiat après-guerre, vivaient dans une société où il y avait une séparation nette des rôles masculins et féminins.

Y avait une place pour les unes et une place pour les autres, et en cela, ils étaient aussi héritiers de la génération des grands-parents qui étaient nés au début du 20e siècle et qui ont vécu dans un monde rural où les trajectoires individuelle. Et je parle bien de trajectoire, ici, c'est quelque chose qui est déjà dessiné. On allait à l'école jusqu'à 14 ans, une école primaire renforcée. Et puis après, selon qu'on soit fille ou garçon, on avait accès à des mondes du travail assez différents.

Aussi, selon que l'on vive en ville ou à la campagne, c'était pas la même chose. Donc pour mes grands-parents, la société rurale, elle existait quoi. C'était la campagne avec, l'activité agricole, avec l'élevage, avec toute une série d'un monde qui vivaient peut-être dans une situation de relative ... Ils ont vu arriver l'électricité chez eux, donc c'est des choses que Donc on voit bien que – alors mes grands-parents ne sont plus de ce monde - , mes parents sont toujours là, mais enfin ma maman est toujours là et elle, a vécu après son école primaire, une école secondaire qu'on appelle l'école ménagère, qui était une sorte de formation pour les jeunes femmes de préparation au rôle de tenir son ménage, à la fois dans la gestion comptable, dans la cuisine, dans l'activité de couture, dans tous les aspects qui recouvraient cette activité au quotidien. Mon père quant à lui a fait des études secondaires et après les études secondaires, bah il a terminé. Il avait l'enseignement général et il a trouvé des emplois. C'était pas facile pour lui parce qu'il arrivait sur le marché de l'emploi dans l'immédiat d'après-guerre. Et il disait, « on avait la concurrence des prisonniers qui revenaient de la guerre ». Pour les jeunes, c'est pas si simple. Dans l'après-guerre, ça s'est amélioré après. Et mon père est allé dans des carrières dans le secteur privé. Et une fois qu'il a eu son job dans une étude notariale, il l'a gardé jusqu'à la fin de sa carrière, qu'il a terminé dans les années nonantes.

Donc on est dans des générations qui laissent des traces dans les familles. Et puis mes enfants vivent autre chose, ils ont fait d'autres études. Enfin moi-même, j'ai fait d'autres études, je suis allé à l'université, j'ai fait un doctorat, et cetera, et j'ai pris le

train qui est un petit peu différent de ceux qui me précédait parce qu'il y avait déjà un peu plus de conditions liées à l'accès à des fonctions universitaires, le doctorat des séjours à l'étranger, tout ça devenait des obligations imposées par l'institution pour trouver une place.

Pour la génération de mes enfants et la génération des jeunes chercheurs que je vois ici à l'université, les exigences sont encore plus fortes, donc y a une évolution structurelle du marché de l'emploi qui est variable selon le secteur. Dans le secteur agricoles : mes grands-parents avaient quelques bêtes, quelques vaches, et cetera, elles avaient un cheval, mais ils n'avaient pas de tracteur. Ils vivaient de cela.

Aujourd'hui les agriculteurs, ils vivent de quoi ? Ils ont plus d'un¹ cheval et quelques bêtes quoi. S'ils ont des choses, c'est pour faire autre chose, y a une mécanisation, et cetera. Donc là on peut se dire, « ah bah oui, entrer dans le monde agricole quand on est un jeune agriculteur, c'est plus comme prendre la succession ». Dans les années 50, 60, c'est autre chose. Dans le secteur de l'emploi salarié privé, faire carrière dans la même société - mon père a pu faire la même carrière dans une étude notariale -, ça va plus de soi aujourd'hui. Peut-être qu'après quelques années dans une étude notariale, on se dit « ah bah je verrai bien autre chose », parce que peut-être y a-t-il un cadre trop routinier, et cetera.

Les conditions d'engagement sont elles aussi différentes. On va chercher dans des études notariales comme employés où des gens qui ont un master, ou au moins un diplôme d'études secondaires. Mais à l'époque des années 60, combien de jeunes allaient à l'université ? Ils étaient beaucoup moins nombreux avec un diplôme d'études secondaires, et on parvenait à trouver un emploi. Aujourd'hui, avec un diplôme secondaire, on fait quoi ? Rien.

Ouais, réassortisseur dans les rayons chez Carrefour pour un salaire de livreur chez Deliveroo.

Donc a des une évolution structurelle en termes d'exigences de qualification.

En termes d'un droit d'entrée, notamment en lié à la formation initiale qui s'est accentuée, qui s'est élevée.

L'organisation du travail manuel, travail naturel, c'est très différent. Le travail manuel de l'ouvrier qui avait un chef d'atelier et qui était avec un patron qui voyait ce qu'il faisait. Ce modèle, il n'existe plus que dans quelques petites niches, mais on n'a plus des patrons, on a des conseils d'administration, on a un geste quotidien qui n'est plus celui uniquement assis peut-être dans les travaux du bâtiment, y a encore des

maçons qui doivent mettre des briques - et encore les techniques de construction ont fort évolué.

Dans l'industrie manufacturière, y a de l'automatisation, on est opérateur, on n'est plus nécessairement ouvrier. Donc ces secteurs d'activité ont changé.

Dans le travail intellectuel, on ne demande plus non plus de faire ce que le chef a dit. C'est plus une sorte de tâche d'exécution. L'administration fonctionne de manière extrêmement différente, elle aussi. Donc vous voyez qu'il y a eu cette évolution-là, et ces jeunes sont emportés nécessairement, ils suivent le courant. Mais compte tenu de ces évolutions et compte tenu de l'instabilité ou des conditions d'accès au monde du travail, on se dit « y a peut-être d'autres choses qui comptent aussi ». Et on a envie peut-être d'expérimenter différentes choses, pas de s'enfermer tout de suite.

Mais il se peut aussi que pour certains, la perspective d'un emploi stable, régulier, et cetera, les enthousiasme. Dire, « c'est ça que je veux ». Moi qui forme des enseignants, je vois parfois des jeunes qui sont déjà très vieux comme enseignants, ils sont déjà prêts à reprendre un peu les chaussures de leurs prédécesseurs.

Et en oubliant bah que oui mais l'école d'aujourd'hui c'est plus c'est pas l'école d'hier.

Il peut y avoir des stratégies. C'est réfléchi, la tactique, c'est quelque chose qu'on met en place, un peu des ajustements ponctuels. La différence dans un langage militaire stratégie, on a peut-être que Trump, quand il s'est dit allez, je vais en Iran, il a peut-être un semblant de stratégie.

Parfois on peut agir au coup par coup, on s'ajuste en fonction des ajustement ponctuels qui valent pour un moment. Ou alors on a des stratégies. Peut-être que certains jeunes avancent déjà dans la vie prochaine avec une certaine stratégie, c'est à dire « je vais travailler autant de temps, puis après j'arrête un peu. Je mets en pause et je fais d'autres choses ». Parfois c'est une tactique, c'est à dire « Oh là je sens que c'est le moment ». C'est pareil, on réfléchit, on laisse, voilà et on accepte une forme de, nomadisme, de guerre.

On continue à bouger, on est un peu nomade, on s'enferme pas chez soi, on n'est pas prisonnier de sa *PlayStation*, d'accord, ça c'est autre chose, mais on part, on voyage, on bouge, on a tel et tel job, on prend le temps de faire telle et telle chose, on expérimente.

Et tout ça, c'est permis par un contexte qui facilite la mobilité. Se déplacer aujourd'hui, c'est quand même un peu plus facile que pour la génération de mes parents et que pour la mienne aussi. Quand moi j'avais 18, 20 ans, c'était le train quoi, c'était de prendre un billet pour pouvoir voyager à travers l'Europe. Maintenant, c'est fini ça, c'est plus le train. Ah si ça revient un peu. Les trains de nuit reviennent à la mode, mais l'avion, c'est quelque chose d'extrêmement facile. C'est pas très cher tout compte fait.

Les possibilités de logement, on voit qu'on a appris à évoluer dans le logement avec des *Airbnb*, avec toute une série de choses, avec des locations qui s'inscrivent un petit peu dans une durée relativement réduite.

Donc on voit que, ces jeunes évoluent, les jeunes générations évoluent - vous le savez bien, vous êtes en plein dedans- dans un environnement qui offre une série d'opportunités, qui permettent de bouger, qui permettent d'expérimenter, qui permettent de rencontrer, qui permettent de...

Alors pour certains, c'est enthousiasmant, ils sont prêts à plonger dedans, mais d'autres n'ont pas trop envie ou ils n'ont pas les moyens. Certains ont du mal.

Donc cette jeunesse, quand je parle de cette jeunesse-là, c'est une jeunesse qui est peut-être celle que vous connaissez, celle que je connais, qui est une jeunesse de classe moyenne avec une formation d'enseignement supérieur. Donc cette jeunesse-là, elle est dotée en ressources et en capital pas toujours des ressources économiques, mais au moins y a de l'éducation, y a des ressources intellectuelles, culturelles, et cetera. Et puis y a une jeunesse qui est disqualifiée, celle qui est un peu laissée pour compte quoi, qui a pas de qualification. Qui a du mal. Ou qui a vécu des événements qui ont été traumatisants, qui ont laissé des traces. Et dont on peut dire, mais ceux-là, mais qu'est-ce qu'ils attendent pour se bouger ? On peut dire même les autres bougent bien, mais eux.

Alors on pourrait à ce moment-là trouver une idée de paresse, mais est-ce que c'est de la paresse ou est-ce que c'est une difficulté à mobiliser des ressources attendues ? Ou à se saisir des opportunités ?

Mais je me disais que parfois, il faut être riche, pas au sens financier uniquement, mais pour trouver un peu son chemin, il faut être riche de ses relations. Il faut être riche aussi, peut-être d'un capital familial. Parce qu'après tout, la famille reste

quelque chose de précieux dans un monde où les choses bougent, changent et évoluent.

C'est toujours bien de rentrer un petit peu chez ses parents ou chez son père ou chez sa mère pour dire « je me pose un peu, j'ai toujours ma chambre ». C'est toujours un lieu où on a un pied-à-terre quoi, ouais. Et puis y a des jeunes qui ont plus de place chez eux, qui ont plus de chez eux.

Donc on est dans une jeunesse plurielle, fragmentée, et cetera, et je pense pas qu'il faille introduire des jugements moraux dans la perception de cette jeunesse.

CI **Chloé Ignatiew** 20:20
Et pourtant, ils existent.

GJ **Guillaume Jean-François** 20:22
Mais oui, bien sûr, bien sûr, bien sûr, tout peut être passé au filtre de la morale, et chacun a sa morale. On est dans un monde où coexistent différentes représentations morales du bien, du mal, ce qui est bon, ce qui est pas bon.

Derrière la morale ou par-delà la morale, ou en tout cas peut-être plus objectivable, c'est donner des repères parfois institutionnels, un peu normatifs, de dire on est les institutions doivent aussi... Tout en laissant de la place à l'expérimentation en mettant une marge, un peu de manœuvre, dire « mais attention, y a des limites, là on n'a pas le droit de faire ça ».

Voilà, je sors d'une observation, d'une, d'une leçon d'enseignement supérieur où volontairement ou peut-être involontairement, mais bien malgré lui, l'enseignant a tellement ouvert le jeu que ça ressemblait plus à rien, il y avait plus de repères. Et à la fin du cours, un étudiant qui intervient-il dit oui mais si y a plus de position d'autorité, si y a plus tout ça, bah c'est la débandade.

Et j'ai dit mais OK mais voilà, l'étudiant est en train de résumer le cours de 02h00 que je viens d'observer, c'était la débandade. Et qui est perdant dans cette débandade pour des étudiants de première année ? Bah ce sont ceux qui ont pas compris, qui ont pas compris les règles du jeu.

Ceux qui sont partis, ils sont partis faire un tour, ils ont pris leurs affaires, ils sont partis et ils ont loupé. Ils ont loupé peut-être quelque chose qui allait être important pour la suite de leur formation, pour l'examen par exemple.

Cette jeunesse fragmentée, elle est mise à l'épreuve par les circonstances actuelles. Mais ce qu'il est peut-être intéressant de se dire, c'est que des institutions sont toujours en mesure de donner des repères. La famille est en mesure de donner des repères. L'école. Alors on va pas trop mettre le ... enfin quoi, que le politique pourrait aussi, il y a un peu de mal le politique pour l'instant.

CI **Chloé Ignatiew** 22:29

Oui, en ces temps-ci, oui.

GJ **Guillaume Jean-François** 22:31

Mais oui, mais oui, parce qu'il est soumis aussi à des idéologies, qui sont justement pas nécessairement basées sur l'idée d'une égalité ou d'un traitement des uns et des autres sur les bases des mêmes droits. Ça marche pas visiblement ça pose problème ça.

CI **Chloé Ignatiew** 22:54

Je pense en effet que, enfin ... c'est quelque chose que j'ai démontré un petit peu dans mon travail, que le mythe de la jeunesse paresseuse, comme je le décris dans mon reportage, a aussi instillé pas mal des politiques que l'on voit actuellement. Comme j'ai dit, j'ai été beaucoup dans les chez les étudiants politisés, à la fédération des étudiants francophones. Dans les AGL, le Comac, tout ça. Donc j'ai participé à des à pas mal de manifestations aussi pour la hausse du Minerval, le décret paysage, et cetera. C'est donc c'est quelque chose qui est très lié. Je sais plus pourquoi je parlais de ça.

GJ **Guillaume Jean-François** 23:26

Mais vous parliez peut-être des engagements politiques. Vous dites, voilà, j'ai côtoyé des jeunes qui à un moment donné, eux ne sont pas simplement avec le projet de s'ajuster ou de s'adapter à la réalité qui les entoure, mais d'agir, de passer à l'action, je veux dire.

CI **Chloé Ignatiew** 23:41
Tout à fait.

GJ **Guillaume Jean-François** 23:41

On veut transformer les choses et ça existe encore, donc ça veut dire qu'il y a effectivement dans cette jeunesse fragmentée à la fois ceux qui sont un peu laissés pour compte, ceux qui sont relégués dans une position d'incapacité. Il y a ceux qui trouvent les moyens, qui tirent leur épingle du jeu, qui arrivent à jouer avec, ce que le système leur offre comme opportunité. Il y a ceux qui trouvent leur place sans trop de difficulté. Ils ont les capitaux, ils ont les ressources.

Ok, et puis y a ceux qui disent « Oh mais ça va pas le fonctionnement, ça nous plaît pas ». Ça nous plaît pas parce que, dans l'organisation politique ou dans les décisions, les choix qui sont pris, on met en danger l'avenir à l'avenir de la société sur le plan climatologique, sur le plan de la justice sociale, sur le plan des droits individuels.

OK, et on va mener des combats, on va passer à l'action. Alors vous évoquiez la Fef, vous avez la Fédé, vous avez comac, et cetera. Donc ça c'est déjà des lieux où l'action est encadrée. Donc ces jeunes se rejoignent un secteur associatif et deviennent des militants en quelque sorte.

Mais c'est peut-être qu'il y a aussi un droit d'entrée à payer pour aller dans ces organisations-là. C'est pas une cotisation qu'il faut payer. C'est pas ça que je veux dire, mais il faut être apte à prendre une place dans un cadre organisé.

Et la fédé, c'est pas le comac, c'est pas la même chose. Chacun a son mode d'organisation. Et puis y a tous ces mouvements spontanés qui à un moment donné se sont mis en œuvre. On parlait de la lutte contre le réchauffement climatique avant le COVID, ben les jeunes sont passés à l'action, ont manifesté, et cetera, et puis le COVID est arrivé et badaboum ! Foutu ! Foutus, la jeunesse perd son statut de force vive pour devenir « c'est des délinquants et ils écoutent pas là, ils devraient rester chez eux et on les retrouve dans des lockdown parties, on les retrouve à faire les à faire les zouaves et ils sont inconscients, et cetera ».

Et puis maintenant on se dit, Ah oui mais ces jeunes, ils ont vachement souffert, ils ont entre guillemets morflé durant la pandémie et on se pose des questions en termes de santé mentale.

CI **Chloé Ignatiew** 26:09

Beaucoup plus, oui, en effet.

GJ **Guillaume Jean-François** 26:13

Ouais. Et donc vous voyez que à un moment donné, la pandémie, elle a mis à mal le lien social, elle a mis à mal la capacité de s'engager dans la relation avec l'autre et l'engagement, c'est accepter d'aller vers l'autre, de prendre le risque de la rencontre. Au temps du COVID, pas question, fallait au moins un masque et au moins une distance ou plus du tout. On s'abstenait. Et ça, c'est quelque chose qui était terriblement insécurisant, terriblement déstabilisant. On mettait à mal la possibilité même de s'engager, de prendre le risque de la relation. Et puis il y a l'engagement collectif, l'engagement militant.

Et non seulement on va en relation avec l'autre, on va le faire au nom de au nom d'une cause.

Au nom d'une cause climatique, au nom d'une cause politique, au nom de la justice sociale. Au nom de l'égalité des droits.

CI **Chloé Ignatiew** 27:07

Tout à fait.

GJ **Guillaume Jean-François** 27:08

Mais ça, on est loin de la paresse.

Donc ce jugement moral qui veut dire « mais au lieu manifester de ils feraient bien de s'occuper de choses sérieuses ». Mais oui, naturellement y aura la jeunesse. On l'a toujours condamné un petit peu. Il y en a toujours eu dans l'histoire. Et quand on remonte les sociologues, la jeunesse, les historiens de la jeunesse ont bien montré que on a toujours déploré que les jeunes, franchement, où va-t-on si on suivait tout ce que les jeunes font ?

CI **Chloé Ignatiew** 27:34

Et comment ça se fait selon vous ?

GJ **Guillaume Jean-François** 27:37

Bon parce que, c'est en quelque sorte, celui qui parvient à contrôler la jeunesse, contrôle les la possibilité des uns et d'autres de trouver leur place dans le monde adulte.

OK, en quelque sorte, on donne le feu vert, et maintenant c'est ton heure, c'est à toi.

Dans la société de l'ancien régime, l'aristocratie cadenassait les choses, les jeunes aristocrates, tant que leurs géniteurs - encore fallait-il être l'aîné- n'étaient pas décédés ou ne s'étaient pas retirés, ils étaient toujours jeunes, ils pouvaient rester jeunes longtemps parce qu'à mon avis, on contrôlait l'accès au nom d'une lignée, à une position de pouvoir, et cetera. Et c'est un petit peu ça. C'est un exemple, mais il y en a, il y en a eu d'autres, dans d'autres traductions, un petit peu de cette de ce contrôle exercé sur la jeunesse.

Contrôle des modalités d'accès à une position dans l'âge adulte. Contrôle par le diplôme.

CI **Chloé Ignatiew** 28:45

C'est très intéressant. J'avais pas du tout parce que j'ai fait pas mal de recherches. Je me suis intéressée aux travaux de Salomé Saqué et un petit peu tout ça. J'ai aussi voulu faire un parallèle avec mai 68 qui est très intéressant, qui est un mouvement politique qui a aussi été lancé par la jeunesse et qui est reconnu comme...

GJ **Guillaume Jean-François** 28:56

Oui, bien sûr.

CI **Chloé Ignatiew** 29:00

Qui a pu se mettre ensemble et créer une collaboration entre les générations qui est super intéressante. Et des fois je me demande si c'est quelque chose qu'on pourrait revoir aujourd'hui, une telle collaboration entre les générations, les, vieux et les moins vieux qui...

GJ **Guillaume Jean-François** 29:11

Bon oui, attention qu'en 68 on ne collaborait pas vraiment entre générations. Au sein de la famille, c'était la remise en cause de l'autorité du père de famille quoi. Et donc ce qui s'est passé aussi. Il faut se dire que historiquement donc, il y a eu quand même une déstabilisation des institutions.

Mai 68, c'est un peu le point d'ordre de la déstabilisation des institutions de socialisation. Je me souviens toujours qu'un un de mes collègues avec qui je travaillais dans la formation d'enseignants racontait qu'il était dans un collège du centre-ville de Liège, collège jésuites dans la ville de Liège. Je sais pas si vous connaissez un peu Liège.

CI **Chloé Ignatiew** 29:45

A peu.

GJ **Guillaume Jean-François** 29:45

Au mois d'octobre, novembre, il y a la foire. Sur tout le boulevard, c'est très grand et à la fois et il dit à l'époque, les éducateurs de l'école qu'ils fréquentaient patrouillaient sur le champ de foire parce qu'il était pas question qu'on aille se perdre moralement dans ce lieu de jeu et de plaisir, et cetera. Donc ils étaient là, ils se baladaient avec leurs carnets et clac quand on était pris, hop retenu par l'école. Mais ça ne se limitait pas là, on transmettait à la famille.

Et là, badaboum, le père de famille disait, mon ami, punition, crack, tu n'iras pas voir le match du standard. À l'époque, le standard jouait bien de Liège, si vous connaissez le football, et on était puni une 2e fois. Mais ça ne s'arrêtait pas là.

Parce qu'il y avait un 3e institution qui contrôlait les choses, c'était un collège catholique et tous les jeudis, on allait en file indienne à l'Église.

Se confesser. Vous savez ce que c'est un confessionnal ?

CI **Chloé Ignatiew** 30:52

Oui.

GJ **Guillaume Jean-François** 30:53

Oui, donc il expliquait, une petite cabane en bois dans laquelle il y avait le prêtre, et il y avait un petit guichet qui s'ouvrait et on devait avouer ses péchés. Problème, c'est que chaque semaine fallait avoir de l'imagination pour trouver des péchés. Et donc. Le pêcher qui tenait la côte, qui était le plus facile à avouer, c'est, « j'ai désobéi à mon père et à ma mère ».

Et donc il dit, on était pris dans une sorte d'étau fait de 3 institutions, l'école, la famille, l'Église. On était pris là-dedans et il a fallu se libérer de cette emprise, parce qu'à un moment donné, les choses ont commencé à se déstabiliser. La première institution qui a été déstabilisée, c'est l'Église avec le Concile Vatican 2, on a supprimé la notion de péché. Et là, le pape Paul 6, je crois que c'est Paul 6 qui a achevé le travail, ça a été révolutionnaire. Et l'institution église qui avait le contrôle d'une ressource précieuse qui était la morale, le bien, le mal. Eh bien, c'était plus obligatoire. Il y a plus de notion de péché mortel, péché véniel, et cetera. Et on a vu qu'effectivement, il y a une baisse de la pratique religieuse, de tout ce qui était pas du sentiment religieux mais de la pratique religieuse, donc l'Église a lâché du lest.

Et ils disent qu'il était tenu que par des hommes et qu'il est toujours tenu que par des hommes. Donc on était dans une institution masculine, OK ?

Puis un 2e qui a lâché.

La famille.

CI **Chloé Ignatiew** 32:30
La famille.

GJ **Guillaume Jean-François** 32:31

Ah oui, la famille qui était soumise au contrôle du père de famille et qu'elle était si l'Église contrôlait les ressources morales que contrôlait le père de famille : la fécondité.

La décision d'avoir des enfants, de faire des enfants, bah c'était pas la femme. Si, elle pouvait encore user de tactiques ou de moyens pour éviter une grossesse, et cetera. Mais à un moment donné, il y a quelque chose qui s'est développé, qui a été d'abord lancé d'année 50 et puis qui a été commercialisé plus tard dans les années 60, 67, je pense, c'est la pilule contraceptive.

Un chanteur, Antoine, chantait justement que si on lui demandait de prendre une mesure politique, ça serait de mettre la pilule en vente libre dans les pharmacies. Donc y avait quelque chose qui faisait que là, l'autorité, le pouvoir du père de famille, « TAC », non.

Et une petite anecdote, une historienne a travaillé sur la mode, l'habillement féminin. Elle dit « c'est étonnant », avant, il y a eu une invention dans l'histoire qui est la culotte. On a inventé la culotte, alors qu'avant les femmes portaient des jupons ou sur-jupons, et cetera. Et le sexe de la femme était toujours accessible à l'homme. Mais la culotte va mettre un obstacle. Et la culotte, elle va venir au moment de la Révolution française. Et puis elle va s'affirmer par la suite. Et elle dit, ce qui est amusant, c'est que dans les années 60, au moment même où la femme trouve une liberté sexuelle, elle va à la fois porter le pantalon et des *panties*.

Vous voyez, des *panties* ?

CI **Chloé Ignatiew** 33:57

Un petit peu.

GJ **Guillaume Jean-François** 33:58

Donc c'est des sortes de bas nylons qui remontaient. Et donc fini le corset, fini tout ça. Mais y avait quelque chose qui était de l'ordre de dire « je suis maître maintenant de mon corps ».

2e institution, et puis après c'est l'école qui va être déstabilisée. Pourquoi ça va perdre le monopole des connaissances ?

C'est plus le maître qui a les connaissances, si vous regardez les vieux cahiers d'école, bah entre les réseaux sociaux et les cahiers de mes grands-parents, il y a eu différentes innovations.

Dans les années 60, la radio. Écouter la radio, les petits transistors qui fonctionnaient sur pile, on écoutait « Salut les copains », et cetera. Toute une culture qui se qui s'exprimait avec les vieilles références. OK, et puis y a eu la télévision.

Et puis y a eu plus tard Internet et puis et puis et puis ... donc on voit que le contrôle exercé sur la jeunesse se fait d'une autre manière que par un pouvoir, une domination masculine. D'autant plus que Ben oui, à l'Église, ça reste toujours des hommes. Mais du côté de la famille, on peut se dire que la famille, c'est plus la famille nucléaire soumise à l'autorité paternelle. Plus que ça du côté de l'école. Bah c'est une

profession qui s'est féminisée et on a d'autres institutions qui ont lâché du lest. L'État a lâché du lest. Les jeunes garçons allaient tous à l'armée. Moi je suis encore dans la génération qui ont fait le service militaire.

On en reparle maintenant, d'un service militaire, pour dire « on va remettre un peu tout le monde, on va redonner un peu de cadre ». Et c'est vrai que c'était du cadre, c'était du cadre. L'armée, c'était du cadre.

Et on croisait un peu tout le monde, donc on se retrouvait avec des gens de toutes catégories sociales. C'est fini tout ça aujourd'hui, si on parle de l'armée, c'est dans la perspective de se défendre contre un ennemi puissant qui n'a pas de limites, et cetera.

Donc si je parlais de ces institutions, c'est pour dire que les discours qui sont tenus à l'égard de la jeunesse sont parfois relayés ou produits par des institutions.

Ce qui est important de se dire, c'est que le discours produit par l'école, ce qu'on attend des jeunes aujourd'hui, il a été fixé aussi dans la loi. On veut qu'ils soient compétents et que ces compétences leur permettent d'apprendre toute la vie.

On veut qu'ils soient des citoyens responsables, actifs, critiques, solidaires. On veut qu'ils soient émancipés socialement. Ça, c'est les objectifs fixés. Le 4e objectif, on veut qu'ils soient épanouies. L'épanouissement personnel, des jeunes bien dans leur peau. Tout ça, le législateur l'a fixé en 1997. Donc l'institution dit, voilà ce qu'on attend des jeunes qui passent par l'école. Quant à la famille et ce qu'elle a fixé, la famille d'aujourd'hui fixe en quelque sorte une norme. Alors peut-être que l'idée qui est en train d'adhérer est que nos enfants sont capables de faire des choix autonomes et qu'il fasse des choses dans lesquelles ils se sentent bien.

Peut-être que c'est la norme Donc pas qu'on veut pas produire des jeunes courageux. Ah si, y en a peut-être certains qui vont le dire. Des jeunes courageux, persévérants, des jeunes qui se battent. Ouais puis y a plusieurs versions.

Donc les institutions produisent un discours sur les attentes qu'on a à l'égard de la jeunesse, alors parfois les attentes morales et des discours conservateurs sur la paresse des jeunes, sur leur incapacité à prendre des décisions. Oui, dans des milieux conservateurs, des milieux réactionnaires.

Et d'habitude, on a des discours sur les jeunes qui sont corrélés à des discours sur les femmes, à des discours sur les migrants. Donc on voit tout ça. Parce que le discours sur la jeunesse s'intègre aussi dans une certaine vision des choses.

CI **Chloé Ignatiew** 38:16

C'est super intéressant et très sincèrement je pourrais discuter de ça avec vous toute l'après-midi mais malheureusement on a tous les 2 des choses à faire et je vois que ça fait déjà 40 Min qu'on parle.

GJ **Guillaume Jean-François** 38:24

Oui, et vous avez des obligations. Vous avez dit ?

CI **Chloé Ignatiew** 38:27

C'est ça. J'ai une présentation cet après-midi très bientôt d'ailleurs. Je vais du coup vous poser ma question de fin d'interview, est-ce qu'il y a quelque chose sur ma thématique que vous voudriez rajouter qu'on aurait pas abordé ensemble ?

GJ **Guillaume Jean-François** 38:31

Ok. Alors on n'a pas évoqué la génération Z, c'est ça ? Mais il y en a beaucoup. Il y a les XYZ, Alpha, millennial, ... Là, il faut se dire que ce ne sont pas des catégorisations sociologiques.

Une idée, c'est un opportunisme marketing, c'est peut-être quelque chose qui tend à rassurer parce qu'on met les gens dans des petites boîtes. Mais je me demande si effectivement il y a vraiment tant de différences que cela entre ces jeunes qui sont nés avant l'apparition d'Internet, mais qui avait 10 ans. Ceux qui sont nés avant le smartphone, ceux qui sont nés avant le web, 2.0, ceux qui sont nés avant Tiktok, et cetera. Tout compte fait, ils sont tous face au même défi, c'est évoluer dans un espace numérique et numérisé. Et le critère d'élaboration de ces générations, c'est plutôt la relation au numérique et aux réseaux sociaux. Et ça, c'est quelque chose qui soulève une inquiétude très importante de la part des pouvoirs publics.

OK, donc on voit que cette construction des générations XYZ se fait par référence au numérique. Ben on a compris que sur le plan de la consommation, bah ces jeunes on a intérêt à les saisir. Et sur le plan politique on se dit mais attention, ils sont en train de faire tout et n'importe quoi.

Et donc on a un discours à la fois d'inquiétude, et puis on en oublie aussi la 3e perspective, c'est à dire, « mais ces jeunes, ils sont inventifs ».

Ils créent des choses, ils imaginent.

Et ça, qui relaye ce discours-là ? Peut-être les jeunes eux-mêmes.

Mais il faut se montrer convaincant et ça c'est une autre paire de manches. Donc méfiance à l'égard de ces générations Z, Y et cetera. OK. Par contre qu'il existe des différences entre les moments, les ... comment dire ? On grandit tous dans un certain moment.

On a tous vécu la pandémie du COVID, mais chacun en fonction de l'âge qu'il avait l'a vécu d'une manière différente. Donc on a tous vécu la même période, mais les réceptions qu'on a la, façon dont on reçoit, dont on s'approprie les contraintes ou les événements qui se sont produits dans cette période varient d'une génération à l'autre. J'ai donné le cas de ces jeunes qui ont été stigmatisés, puis après on se dit « Ben tout compte fait, ils ont souffert ». Pour la personne âgée, c'était une autre paire de manches, ils se trouvaient isolés. Et puis y a eu toute une série de choses, y a eu des moments heureux et cetera.

C'est ça qui peut être intéressant de dire, mais dans la période que nous vivons actuellement, ça fait un écho différent, peut-être selon l'âge que l'on a, le groupe d'âge, parce qu'on n'a pas tous la même expérience.

Moi ce que je vis des réseaux sociaux, je vis avec mon passé de quelqu'un qui a vécu quand il y avait pas internet, voilà.

Mais par contre, mes enfants, eux, grandissent - et mes petits-enfants aussi grandiront - dans un autre monde.

Ça sera le même que moi, mais ils verront autrement.

CI **Chloé Ignatiew** 41:35

Eh Ben merci beaucoup.

GJ **Guillaume Jean-François** 41:37

Je vous en prie.

CI **Chloé Ignatiew** 41:37

Merci pour votre temps, pour vos réponses. C'était super intéressant. Si vous le désirez, je vous enverrai mon reportage une fois qu'il sera terminé début juin.

Guillaume Jean-François arrêt de la transcription

